
Genèse & Correspondances, textes réunis et présentés
par Françoise Leriche et Alain Pagès, Paris, Éditions
des archives contemporaines/ITEM, 2012, VI-234 p.

Jean-Marc Hovasse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1019>

DOI : 10.4000/genesis.1019

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique
littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 201-202

ISBN : 9782840509196

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Jean-Marc Hovasse, « *Genèse & Correspondances*, textes réunis et présentés par Françoise Leriche et
Alain Pagès, Paris, Éditions des archives contemporaines/ITEM, 2012, VI-234 p. », *Genesis* [En ligne],
37 | 2013, mis en ligne le 29 octobre 2014, consulté le 21 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1019> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1019>

Comptes rendus d'ouvrages

Genèse & Correspondances, textes réunis et présentés par Françoise Leriche et Alain Pagès, Paris, Éditions des archives contemporaines/ITEM, 2012, VI-234 p.

Compte rendu par Jean-Marc Hovasse

La question à laquelle cet important et stimulant volume collectif se propose de répondre n'est simple qu'en apparence : « Une correspondance d'écrivain peut-elle être considérée comme un objet génétique ? » La plupart des grands romanciers dont le corpus épistolaire est disponible sont étudiés (Stendhal, Balzac, Flaubert, Zola, Proust), tout comme ceux dont la correspondance est en cours de publication (les frères Goncourt, Aragon, Yourcenar).

En présentant au cœur du volume « le cas Flaubert », le plus longuement traité de tous, Pierre-Marc de Biasi esquisse en même temps une théorie à visée générale concernant les corpus littéraires, artistiques ou scientifiques, illustrée par une impressionnante « typologie générale des interactions entre genèse et correspondance » présentée sous forme d'un tableau aux multiples items, déclinés le long d'un axe allant de la génétique du manuscrit à celle de l'imprimé (p. 94). À la question de savoir si la lettre fait partie ou non du dossier de genèse, si elle peut mériter le titre de « document de genèse », sa réponse est claire : non – sauf dans de rares cas. Ouvrant en parallèle les dossiers de genèse et la correspondance, il distingue trois niveaux autour de la séquence temporelle de la genèse proprement dite : avant (« en amont génétique »), pendant (« la correspondance contemporaine »), après (« en aval génétique »). Tous importants, pour les

informations qu'ils contiennent, mais pour trouver des lettres appartenant *de facto* au dossier de genèse « au même titre que les manuscrits et les notes documentaires », il faut éliminer l'amont et l'aval, et effectuer un tri sévère à l'intérieur de la correspondance contemporaine. Les « lettres de travail » qui restent alors sont le plus souvent des demandes d'informations directes (topographiques, par exemple) ou livresques (recherches de sources), mais aussi des « lettres miroirs » où l'auteur, sous prétexte de discuter avec un correspondant, analyse son travail ou sa création.

Présenté à l'entrée du volume par Brigitte Diaz, le « cas Stendhal » paraît assez différent du « cas Flaubert ». Les lettres de jeunesse, remarquables par leur « force incitative, inchoative et programmatique », forment un ensemble à part – distinction qui sera valable pour nombre d'autres auteurs. Mais ce qui paraît propre à Stendhal, c'est que ces qualités passent dans les manuscrits littéraires au moment où les lettres semblent s'appauvrir. Que ses premières œuvres tournent explicitement autour du genre épistolaire dès leur titre ou leur préface, que souvent ses manuscrits soient *datés* et sa prose *adressée*, que son idéal de style soit celui de la spontanéité (à la place du Code civil, boutade retenue par la postérité, c'est bien à la lettre qu'il fallait penser), tout cela confirme le bien-fondé de l'hypothèse développée selon laquelle les manuscrits ont pris la place de la correspondance. Le refus affiché par Stendhal de se corriger, au nom du naturel, n'est certes pas « *a priori* de nature à donner beaucoup de grain à moudre aux généticiens », mais il incite justement à rechercher *ailleurs*,

comme dans les lettres, les traces de la genèse. Entre l'œuvre et la correspondance, conclut Brigitte Diaz, « il n'y a donc pas d'hiatus véritable » : la correspondance est alors bien davantage que l'écho ou l'avant-texte auxquels on la réduit volontiers ; loin de n'avoir qu'un rôle de *documentation* sur la genèse, elle est la création même.

On pourrait dire que les autres romanciers se situent entre le pôle Flaubert et le pôle Stendhal. Éditeur d'Aragon dans la Pléiade, Daniel Bournoux rappelle que sa correspondance est une vraie « déception pour le généticien » en quête d'avant-textes et de sources, même si elle permet tout de même de suivre « la genèse de certains manuscrits capitaux ». Auteur au siècle dernier de l'article pionnier « Quelle génétique pour les correspondances ? » (*Genesis*, n° 13, 1999), José-Luis Diaz présente le cas Balzac selon les trois niveaux (avant, pendant, après), pour conclure de sa correspondance, avec une foule d'exemples à la clé, qu'elle est à la fois moins et « bien plus » que document génétique proprement dit : « journal de l'œuvre et journal d'écrivain ». Pierre-Jean Dufief souligne que les Goncourt sont beaucoup plus diserts du côté de l'aval que de l'amont : la lettre, « miroir ou écran », servirait ainsi tout autant à cacher le processus créatif en cours qu'à le valoriser *a posteriori*. Il n'en reste pas moins que la correspondance en régime naturaliste, par la somme d'informations qu'elle contient, « constitue assurément un élément essentiel du dossier génétique ». En termes un peu différents, Alain Pagès ne dit pas autre chose à propos de Zola. Élargissant « l'information génétique » apportée par la cor-

respondance de la « génétique du scénario » à la « génétique scripturale », il souligne et démontre, exemples à l'appui, que « la critique aurait tort de limiter son investigation au dossier de l'avant-texte ». Françoise Leriche montre à son tour comment les lettres de Proust, utilisées avec les précautions qui conviennent (lesquelles ont échappé semble-t-il à plusieurs critiques et à tous ses biographes), « peuvent également *participer* au processus génétique ». À l'exemple canonique et beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît de la lettre de Proust à Agostinelli passée en partie dans celle du narrateur à Albertine, elles fournissent non seulement de nombreux éléments de l'avant-texte, mais jouent aussi un rôle crucial dans un « dispositif génétique » fondé sur « la participation des intimes et des amis à *toutes* les étapes » de la création, « de l'invention à la publication ». Éditrices d'une partie de la correspondance de Marguerite Yourcenar, Élyane Dezon-Jones et Michèle Sarde rappellent le contrôle très strict que cette dernière exerça sur ses lettres et leur disponibilité, séparant notamment la correspondance professionnelle et privée. Parmi les trois phases de la création, nul ne s'étonnera si c'est encore celle de l'aval génétique qui est valorisée, Yourcenar se servant de ses lettres pour orienter la réception et asseoir son « autorité auctoriale ». Autant que Stendhal, sinon davantage, elle prouve par l'exemple de son œuvre l'importance que revêt à ses yeux la forme épistolaire dans le processus créatif : *Alexis* comme les *Mémoires d'Hadrien* se présentent sous la forme d'une longue lettre.

Quelques cas originaux et quelquefois inattendus de poètes et de philosophes viennent compléter ce panorama centré sur le roman. Ainsi, Bertrand Marchal part-il à la « pêche à l'avant-texte épistolaire » dans la correspondance de Mallarmé, et n'en revient pas bredouille, comme le prouve entre autres la double genèse de la Scène d'*Hérodias* et de *L'Après-midi d'un faune* née de la « rime fantôme » (car *in fine* effacée) *Hérodias*/

grenade. Micheline Hontebeyrie met notamment en évidence des « circulations triangulaires » manifestes entre les fameux cahiers de Valéry, sa correspondance (en l'occurrence des lettres à Jeanne Loviton, alias Jean Voilier) et son œuvre (« Lust »). Lise Dumasy-Queffelec aborde l'œuvre de Tocqueville sous l'angle épistolaire, ce qui n'avait jamais été fait depuis la belle édition de ses *Lettres choisies* chez Gallimard « Quarto » en 2003. Essentielle à chaque étape de la création, la correspondance, à côté de sa traditionnelle fonction biographique, y apparaît « comme le « négatif » de l'œuvre, au sens où l'on parle du négatif d'une photographie, qui lorsque cette photo est retouchée peut se trouver riche de révélations sur des aspects qui n'apparaissent plus ». Conservateur à la BnF, Anne Mary se penche sur le cas de Gabriel Marcel, dont l'œuvre philosophique a éclipsé la carrière de dramaturge. Elle vient ici rappeler le point de vue du conservateur sur la question : sauf exception, les lettres ne sont jamais classées dans le dossier de genèse d'une œuvre. Pourtant, dans le cas de l'étonnant corpus des lettres souvent quotidiennes de Gabriel Marcel à sa tante, qui fut sa mère de substitution, elles mériteraient de l'être – à condition toutefois de séparer les informations essentielles des considérations matérielles. Apparaissant alors similaires aux fragments qui composent par exemple son *Journal métaphysique*, ces extraits de lettres permettent de redonner à son œuvre bicéphale (théâtre et philosophie) son unité première. Conservateur en chef à la BnF puis à la bibliothèque de l'Institut de France, Michèle Sacquin interviewe pour finir Clément Rosset (né en 1939), dont les manuscrits ont été déposés en 2006 à la BnF, œuvres quasi complètes et correspondances (active et passive) mêlées. Le dialogue, vivant et plein d'intérêt sur la question du rapport plutôt distant de l'auteur à ses propres archives, a pour seul défaut de passer peut-être un peu vite sur les lettres à sa sœur aînée, qui fut pourtant à l'origine de ce don, car c'est elle qui a

pieusement conservé tous les dossiers de genèse depuis les origines (plusieurs albums inédits de *Babar* compris).

Le volume s'achève par une bibliographie intelligemment construite qui rapproche pour chaque auteur les éditions disponibles de correspondance et de documents de genèse, avant les études critiques générales. Il n'y manque vraiment qu'un index des noms propres, ainsi peut-être que quelques autres études de cas qui étaient attendues sur ce sujet. Pour des raisons différentes, on peut penser à Victor Hugo, Sainte-Beuve, George Sand, Rimbaud, Verlaine, Huysmans... dont plusieurs sont évoqués du reste dans l'excellent avant-propos des éditeurs. Il laisse à penser que cet ouvrage fondateur, qui fait définitivement sortir la correspondance de l'âge de l'exogenèse pour entrer dans la sphère de l'endogenèse, aura des avatars. En attendant, le moindre de ses mérites n'est pas de donner tort à Marguerite Yourcenar, qui exprimait le 6 novembre 1967 à Dominique de Ménéville, *sans ratures*, sa « très grande méfiance à l'égard des recherches de groupe, au moins dans le domaine des sciences humaines, où chaque fait est à évaluer à part ».

Modernité du « Miroir des limbes ». Un autre Malraux, sous la direction d'Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle, Paris, Classiques Garnier, 2011, 395 p.

Compte rendu par Moncef Khémiri

Cet ouvrage réunit les actes d'un colloque organisé par un groupe de recherche fondé en septembre 2008 à l'université de Paris-Sorbonne, par Henri Godard et Jean-Louis Jeannelle. Les différentes contributions proposées ici ont pour objet d'étude l'essai mémorial d'André Malraux, *Le Miroir des limbes*, paru entre 1967 et 1975, et réédité en 1996, par Marius-François Guyard dans les *Œuvres complètes*, vol. III, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». Cette œuvre mémoriale, longtemps méconnue – Robert Harvey